

JEAN-MARIE PÉTINIOT

Donner chair au verbe



Jean-Marie Pétiot n'est pas seulement un des grands comédiens de la Communauté francophone de Belgique. C'est aussi une personnalité rebelle et révoltée. Il mène sa vie comme il interprète ses rôles, avec intensité, comme dans *Lettres à Élise*, la pièce qu'il joue en ce moment un peu partout en Wallonie et à Bruxelles. Il met ainsi en pratique le conseil de son maître Benno Besson : « *Si tu ne donnes pas tout, tu ne donnes rien.* »

— **C**est dans les terres de Thorem-bais-les-Béguines, près de Jodoigne, que plongent vos racines ?

— J'en ai beaucoup parlé dans un spectacle que j'ai écrit pour mes quarante ans, il s'agissait de *Toute la terre en bouche*. Un jour, une gitane m'a pris la main et m'a dit que je serais mort à quarante ans. Alors, quand l'heure fut venue, j'ai écrit cette pièce sur la peur, la peur de jouer, de se retrouver sur une scène de théâtre. Et pourtant, jouer était ma seule joie. J'y parlais de mon grand-père, des raisons pour lesquelles je faisais le métier de comédien. J'y parlais aussi de mes travers.

— *C'était une mise à nu ?*

— Oui, et c'est pourquoi j'ai peu joué ce spectacle. Il n'y avait pas assez de distance entre mon personnage et moi. J'y parlais de mon rapport à l'alcool. J'ai été un

drôle de zigue, vous savez. Je ne bois plus depuis le 21 octobre 2008 mais, depuis ma naissance, mes parents, mes condisciples ou mes pairs de travail me considèrent comme un fou, un dingue, un enragé. C'est vrai qu'il y a une certaine « possession » en moi. Un jour, j'ai raconté à mon ami musicien, Didier Laloy, ma folie, mes visions, et il en a été ému au point de vouloir en faire un spectacle. Et on l'a fait en 2010, avec Pascal Chardome, Katy Adam et Fred Malempré, il s'agissait de *Couturière*. On parlait de la désespérance pour en arriver à la lumière.

— *Comme une petite mort ?*

— Je suis passé plusieurs fois par le chas de l'aiguille. J'ai eu un terrible accident, il y a quelques semaines. J'en garde encore les cicatrices sur le visage. Mes amis me disent que j'ai eu beaucoup de chance. Je pense que j'ai un ange gardien : ma mère décédée en décembre dernier. Alors forcément, les épreuves font surgir des questions : pourquoi, alors que le ciel est bleu, un orage éclate-t-il tout à coup ? Pourquoi, tandis que je joue *Dom Juan* à Villers-la-Ville pour la sixième fois, suis-je terrassé par un infarctus du myocarde ? Tout va bien et d'une seconde à l'autre, tout bascule. C'est un peu comme dans une arène, il y a toujours des spectateurs qui sont dans le soleil et d'autres qui sont dans l'ombre. Souvenez-vous aussi de Lucifer,

le porteur de lumière, c'était l'archange préféré de Dieu avant qu'il ne se révolte contre lui pour une question de pouvoir et d'orgueil. C'est toujours comme cela : il n'y a pas de lumière sans une part d'ombre. Ce sont ces antinomies, ces paradoxes qui rendent la vie formidable.

— *Vous est-il déjà arrivé de vous révolter contre Dieu ?*

— Non, ce sentiment m'est totalement étranger. Je crois en un Dieu, grand architecte, marionnettiste, qui fait tourner le monde avec amour. Jamais je n'ai eu de colère contre lui, ni voulu crier vengeance. Cela ne m'a traversé l'esprit à aucun moment. Mes colères se passent toujours à travers mon métier. Quand je vois des gens qui le font mal, comme de mauvais amateurs, je deviens fou.

« *C'est par libre-examinisme que je crois au Christ.* »

— *Comment avez-vous traversé ces épreuves et accidents de la vie ?*

— En rigolant. Je ne suis jamais entré dans une salle d'opération sans faire rire tout le bloc opératoire, et ce fut encore le cas pour mon récent accident.

— *Les épreuves sont aussi familiales. Vous avez un frère autiste...*

— Il est trois ans plus jeune que moi. J'ai toujours trouvé injuste ce qui lui arrive et j'ai peut-être râlé contre le Ciel. Quand j'étais tout jeune, il y a eu un incendie à la maison. J'ai trouvé alors refuge dans l'école en face. J'ai pris l'habitude d'y aller souvent, si bien qu'en entrant en première primaire, je savais déjà lire et écrire. Je n'avais pas vraiment de mérite, j'avais deux ans d'avance sur tous les autres. Je lisais le journal à mon grand-père et j'ai écrit mes premiers poèmes à l'âge de quatre ans. Mon intelligence faisait la fierté de mes parents et de ma famille. Mais quand, à trois ans, mon frère, lui, n'arrivait toujours pas à parler, j'entendais souvent dire autour de moi : « *C'est Jean-Marie qui a tout pris !* » Je ne peux pas repenser à cette phrase sans que les larmes ne me viennent. Il y a deux choses qui me rendent allergiques : la connerie et la connerie. (sic)

— *Ce sont des paroles terribles qui laissent des traces.*

— Vous savez, je n'ai jamais considéré que mon frère était différent. Un jour,

quand nous étions enfants, nous jouions au football. Il jouait avec nous, mais il ne jouait pas très bien. Un de mes condisciples a dit : « *De toute façon, ton frère, il est anormal.* » J'ai pris une chaîne de chèvre qui traînait et je l'aurais étranglé. Heureusement que mes camarades sont intervenus. Quand on fait du mal à quelqu'un que j'aime, je peux être pris d'une rage folle.

— *L'injustice, c'est cela qui vous révolte ?*

— Profondément. Quand je vois ce qui se passe en Afrique ou à Gaza. Comment ne pas être révolté par la façon dont les Israéliens traitent leurs frères palestiniens ? Et par ce qui se passe en Irak et en Chaldée où mes frères assyriens se font assassiner avec toute leur famille. Il y a un proverbe russe qui dit que si l'on veut faire la paix dans le monde, on doit

d'abord la faire dans son jardin. Mais plutôt que de parler de l'injustice, je devrais prendre un fusil

et aller m'engager. Tout le monde peut en parler, il n'y a aucun mérite à cela. L'important, c'est de lutter contre elle. Je déteste les règlements absurdes. Ce qui me fait dire que la désobéissance est la qualité essentielle, primordiale d'un homme, d'un étudiant ou de son professeur, d'un acteur ou de son metteur en scène, des Églises et de Dieu. Mais désobéissance à soi d'abord ! Il ne faut pas s'enfermer dans une morale qui n'est qu'une invention des hommes paresseux d'esprit.

— *Vous êtes fait de rage et de révolte. Ce n'est pas trop usant ?*

— Jusqu'ici, cela m'a plutôt donné de l'énergie. Je n'ai jamais eu ma langue en poche. Je suis amateur de vacheries et de provocations. Certains ministres s'en souviennent d'ailleurs. Comment ne pas être révolté quand un ministre de la culture ne connaît en définitive rien au théâtre et n'y va jamais, quand certains directeurs de théâtre payent leurs comédiens avec des clopinettes ? Je suis scandalisé par la façon dont on traite la culture dans ce pays. On ne va pas droit dans le mur... Non, on y est déjà ! Aujourd'hui, on a réduit les comédiens à des mendiants. Pourtant, si on se souvient du pape Jules II aujourd'hui, c'est parce qu'il a demandé à Michel-Ange de peindre la Sixtine. Ce sont toujours les artistes qui traversent le temps et qui marquent leur époque.

– *Quels sont les artistes qui vous ont marqué ?*

– Incontestablement Benno Besson. Il est mon père théâtral. Quand il m'a vu pour la première fois, je jouais au Rideau de Bruxelles. Dix ans plus tard, il a dit ceci de moi : « *Celui-là, il me le fallait ! Il jouait tellement mal, cela devait cacher quelque chose !* » J'aimais sa façon de travailler, il m'a tout appris : le silence et la parole. Au théâtre, il faut donner le ton juste à la phrase, aux silences qui la précèdent et qui la suivent. Ce qui me passionne, ce sont les textes qui racontent nos vies, la vie désespérante des hommes, et les personnages qui nous ressemblent, qui nous copient... à moins que ce ne soit la vie qui imite le théâtre.

La mort de Benno m'a causé autant de peine que celle de mon père. Mais comme tous ceux que j'aimais et qui sont morts, il continue à vivre en moi. Un de mes grands amis, décédé lui aussi, Philippe Avron, a écrit ceci de Benno Besson : « *Que ces cendres lancées, selon sa volonté, au-dessus d'un lac de son pays, soient les particules vivantes qui contiennent d'animer notre travail, nos vies inquiètes et étonnées.* » Je suis sûr qu'il est entré dans la mort comme son Dom Juan dans les enfers : avec curiosité.

– *Les morts vous accompagnent ?*

– Lors de la cérémonie d'enterrement de ma mère, on a lu un texte qui se terminait par : « *N'allez pas sur ma tombe pour pleurer, je ne suis pas là, je ne suis pas mort.* » Pourtant, je vais souvent sur la tombe de ma mère et je dis bonjour à tout le monde en traversant le cimetière. Je pense que ma mère veille sur moi, qu'elle m'a aidé à rester vivant après l'accident qui vient de me frapper. Pourquoi suis-je encore là ? Il me faudra sans doute encore le reste de ma vie pour répondre à cette question. Comment se fait-il qu'après toutes les bêtises que j'ai pu commettre, qu'après les accidents de santé, je sois toujours là ? J'ai parfois pensé au suicide, mais l'amour de mes amis a toujours eu le dernier mot. Vous savez, c'est Benno Besson qui m'a appris cela aussi : ce n'est pas dans la victoire qu'on reconnaît l'homme fort, mais dans la défaite. La victoire, ça amollit. Il faut être fort et déterminé, surtout quand on a un genou à terre. Un homme, c'est celui qui se relève. Benno était comme moi, il adorait la boxe.

– *Et quand votre mère met un genou à terre, quand son esprit commence à vaciller, vous arrêtez tout pour l'accompagner.*

– Oui, ma mère a commencé un peu de sénilité. On parle de la maladie d'Alzheimer, mais il y a autant de maladies d'Alzheimer que de personnes qui en souffrent. Ma mère s'était toujours occupée de mon frère autiste. À sa mort, nous avons dû le placer. Ce fut un double déchirement. Pendant vingt-six mois, je suis allé voir ma mère tous les jours, quel que soit mon état. Vous savez, je n'ai pas été un bon fils, mais je ne pense pas que je l'ai accompagnée pour soigner ma culpabilité. « *Tu es l'ouvrier de la 25^e heure* », me disait-elle souvent. Je disais ses prières avec elle, pour elle. Et quand des amis s'en moquaient en disant : « *À quoi cela peut-il bien servir ?* » Je leur répondais : « *J'espère qu'un jour, il y aura à tes côtés quelqu'un qui fera la même chose.* » Je faisais défiler devant elle ses ancêtres. Je lui faisais

« Il faut être fort et déterminé, surtout quand on a un genou à terre. »

même parler des chevaux de son enfance. On riait des anecdotes d'autrefois. Dans ma chambre, j'ai dressé un petit autel avec tous ceux qui sont partis. Au milieu, il y a ma mère. Ce n'est pas de la superstition, ils sont vivants en moi.

– *Vous avez interprété le rôle de la Vierge Marie dans une pièce décapante, Stabat Mater. Marie, c'est qui pour vous ?*

– Un ami a écrit un jour une chanson à mon propos : « *Il se disait pareil aux autres, mais voulait être différent quand même. Parlez-lui plutôt de son amour infini pour la Vierge Marie.* » J'ai toujours eu une adoration pour elle, si bien que si on m'avait dit lorsque j'étais enfant : « *Celui-là est une crapule, il a dit du mal de la Vierge Marie* », j'aurais pu aller me faire exploser pour la défendre. Aussi, je peux comprendre, sans excuser ni cautionner, ceux qui, aujourd'hui, font pareil au nom de leurs convictions et de leur éducation.

– *Y a-t-il d'autres figures qui vous ont inspiré ?*

– Quand j'étais jeune, j'ai lu beaucoup de vie de saints. Don Bosco, sainte Thérèse de Lisieux me fascinaient, mais pas autant que Maria Goretti. C'était une jeune adolescente très jolie. Elle travaillait aux champs quand elle a été violée par

un ouvrier agricole qui l'a mortellement blessée. Avant de mourir, elle a pardonné à son assassin. Elle disait : « *Mieux vaut la mort que le péché mortel.* » C'était devenu ma devise à ce moment-là de ma vie.

– *Et pourtant, vous êtes franc-maçon ?*

– Depuis vingt-cinq ans. Je me souviens d'y être entré en défendant le Christ. Lorsque j'étais dans le cabinet de réflexion au Grand-Orient de Belgique, je devais répondre par écrit à trois questions. J'ai parlé de mon passé, de mon métier et de mon devenir. J'ai parlé de ma mère et j'ai relaté le souvenir des soirs où elle nous racontait des histoires et nous faisait faire nos prières. Ensuite, il y a eu des questions. Un frère m'a demandé : « *Finalement, les contes de Perrault et les prières, n'est-ce pas pareil ? Franchement, vous avez quarante ans et vous en êtes encore là ? Vous ne croyez pas que les histoires de Jésus, c'est comme les aventures de Gulliver ? Vous savez ce que c'est que le libre-examinisme ?* »

J'avais encore les yeux bandés et je ne voyais pas celui qui me posait cette question. Je me suis pourtant tourné dans sa direction et je lui ai demandé : « *Je sais que vous utilisez souvent le mot 'libre-examinisme', mais pourriez-vous m'en donner une définition ?* » Après quelques moments d'hésitation, il a répondu : « *C'est essayer de découvrir la vérité par soi-même, sans référence à aucun dogme.* » « *Cela tombe bien, lui ai-je rétorqué, c'est par libre-examinisme que je crois au Christ.* » Quinze jours plus tard, je recevais la lumière et aujourd'hui, je suis frère.

– *Vous préférez dire Christ ou Jésus ?*

– Je devrais dire Jésus, parce qu'il était un homme, mais quand je dis Christ, je vois le porteur de la Parole. Vous savez que la grande loge traditionnelle qui suit le rite écossais, présente toujours l'Évangile de Jean ouvert à la première page. « *Au commencement était le Verbe. (...) Et le Verbe s'est fait chair.* » Tous les acteurs devraient avoir cette phrase gravée au-dessus de leur miroir. Il n'y a pas de plus belle parole pour un acteur que celle-là.